

L'art de partir

Paul Savoie

Number 141, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savoie, P. (2008). L'art de partir. *Liaison*, (141), 10–10.



Fontaine, Thaïlande (nord-est du pays), 2003

PAUL SAVOIE

IL EXISTE PLUSIEURS FAÇONS de voyager. Certains s'en vont à partir d'un point fixe et cherchent surtout à confirmer le regard qu'ils se sont forgés sur ce point, le centre de leur existence. Partir, pour eux, sert à mieux revenir au point de départ. L'absence ne fait que confirmer ce qu'ils croient déjà connaître. Pour d'autres, le voyage permet de s'évader, de changer de peau, d'oublier. La difficulté, dans ce type de voyage, c'est de revenir.

Et puis il y a les voyages de découverte, les vacances, les séjours au loin, ceux qui ouvrent des parenthèses, ceux qui les ferment.

Ma notion du voyage a évolué au fil des années. Mes premiers voyages ont surtout été des mouvements à l'intérieur des grands paysages de mon propre pays. Je ne saurais dire si une fois de retour dans mon patelin, il me restait grand-chose de mes déplacements dans les montagnes ou au bout des prairies ou encore jusqu'à un ou deux des extrêmes du vaste territoire canadien. J'accumulais des cartes postales, je me donnais un sens du paysage, je me donnais des points de repère. Au fond, je crois que je ne faisais qu'élargir l'ampleur de mon regard, ce qui m'a donné la capacité d'englober de vastes étendues, d'en absorber la grandeur et l'insondable mystère. Je ne faisais qu'apprendre les rudiments du hors-soi et de l'ex-centricité. Ce n'est que plus tard que j'ai vraiment appris à sortir du cadre qui m'avait été donné, à voir ce qui existait vraiment de l'autre côté de l'horizon.

Ont suivi de nombreux voyages en Europe qui, pour la plupart, m'ont permis de comprendre l'étendue des tracés conçus pour moi depuis des millénaires. Le voyage, à ce moment-là, est devenu à la fois une recherche de mes racines profondes ainsi qu'un véritable élargissement du territoire connu. À bien y penser, cha-

cun de mes périple me ramenait à mes antécédents, même en Grèce, pays qui m'insérait dans le passé mythologique qui m'habitait depuis toujours à travers mes lectures, mes archétypes et mes rêves.

J'ai séjourné dans plusieurs pays européens. Dans chacun de mes voyages dans les Vieux Pays, je me trouvais chez moi, dans mon chez-moi profond, une fois de plus en plus ouvert mon passé historique et généalogique. J'apprenais des tas de choses à mon propre sujet, au sujet de chaque bribe d'histoire que je portais en moi, de ce que mes ancêtres m'avaient légué. Ces voyages me fournissaient des cercles concentriques étourdissants, un peu comme les ondes que l'on crée sur la surface de l'eau en y projetant savamment un caillou.

Puis un jour, je me suis mis à la recherche d'autres étangs, d'autres ruisseaux. Je me suis réveillé un matin pour me retrouver en pleine Chine continentale, sans repères, sans même une langue pour me servir de balise. Dépaysé, j'étais à la merci de qui voulait bien m'offrir quelque signe, quelque piste pour m'orienter, ou même pour me retrouver. Et — je l'ai appris plus tard — c'est alors que je me suis vraiment mis à voyager; car, au lieu de toujours aller vers moi, j'ai enfin trouvé en moi la force d'aller vers l'autre. Je ne me retrouvais plus du tout à l'intérieur de ma propre enceinte. Je n'avais donc autre choix que d'envisager l'ailleurs. À la fois dérouté et démuni, j'ai quand même senti, à ce moment-là, que j'avais enfin trouvé la seule et unique façon, pour moi, de partir.

Certains partent pour se ressourcer, d'autres pour se caler, comme dans le rêve, dans un éloignement bénéfique. Le départ permet certaines déviations heureuses, offre des détournements, des détours, des fugues. Mais le départ que j'ai fini par

privilegier, c'est celui de la désorientation totale, celui qui arrache à tout ce que l'on connaît, à tout ce que l'on chérit.

Ce que j'aime maintenant, c'est quitter mon pays sans expliquer mon itinéraire à qui que ce soit. Je disparaissais tout simplement. Je traîne avec moi tout juste assez de vêtements pour durer quatre ou cinq jours. Au départ, je me donne une idée plus ou moins claire d'un chemin à parcourir. J'apporte une carte, un guide, pour éviter d'être complètement déboussolé. Puis j'essaie d'apprendre quelques rudiments de la langue et de la culture dont je vais m'imbiber. Pour le reste, je me fie au hasard, à la bonne volonté des gens que je vais croiser. Mon seul principe, c'est d'éviter de traîner avec les étrangers, les voyageurs, comme moi, venus d'ailleurs. Cela me ramènerait au point zéro.

Le voyage ne me ramène donc pas au point de départ. Lorsque je reviens chez moi, je me sens dépaysé et je dois réapprendre à vivre dans mon propre territoire.

Pour moi, donc, le voyage est devenu une façon de quitter entièrement ce que je connais. Je ne voyage pas pour trouver des réponses mais pour savoir quelles questions poser.

À chacun de décider jusqu'où il veut se rendre lorsqu'il quitte son chez soi. Nous contenterons-nous d'un lointain très proche de nous, qui ne fera que redresser la balance? Ou préférons-nous un ailleurs presque inatteignable, qui étendra la portée de nos gestes mais où nous risquerons de tout perdre, sans nécessairement pouvoir revenir?

Entre les deux, il y a mille façons de voyager. À chacun de choisir quel dépaysement lui convient le mieux. ||

Paul Savoie est l'auteur d'une trentaine de livres. Il vit à Toronto.